

Sacré-Cœur 2017

Alors qu'au lendemain de la Pentecôte nous sommes entrés dans le temps ordinaire de la liturgie, c'est un peu comme si nous avions besoin d'un « sas » pour abandonner les temps extraordinaires du Carême et de Pâques.

En effet, trois fêtes assurent ce passage de l'extraordinaire à l'ordinaire : la fête du Sacré-Cœur est ce soir célébrée après les fêtes du Saint Sacrement dimanche dernier et de la Trinité le dimanche précédent.

En premier lieu, je souligne que ces trois fêtes ont un point commun, elles pourraient recevoir le même nom, le nom qui est attribué à l'une d'entre elles, je pense à la « Fête-Dieu ».

En effet, ces trois fêtes sont chacune une manière de célébrer le mystère de Dieu : célébrer Dieu qui est communion des Personnes divines, c'est la fête de la Trinité ; célébrer Dieu qui se donne dans le corps et le sang du Christ, c'est la fête du Saint-Sacrement, et célébrer Dieu qui est tout amour, c'est cette fête du Sacré-Cœur.

Autrement dit, on pourrait dire qu'il n'y a qu'une prière, qu'une liturgie chrétienne, celle qui honore Dieu, celle qui accueille ce qu'il révèle de lui.

D'autre part, il faut reconnaître que les dates qui marquent l'année liturgique sont de nature assez différente et, par conséquent, des poids qui le sont aussi.

Voici donc trois fêtes qui sont plus théologiques que bibliques, et pour cette première raison, toute évidente, qu'elles portent des noms qui ne sont pas issus de l'Écriture.

Les mots de Trinité et les expressions Saint Sacrement et Sacré Cœur n'existent pas dans l'Écriture.

La prière sur les offrandes, que je prononcerai dans quelques instants, marque cette distance entre les mots et la réalité : Dieu est plus grand que les mots, même justes, que nous employons pour essayer de parler de lui.

« Regarde Seigneur l'amour "inexprimable" du cœur de ton Fils » dira cette prière.

Pour autant, même si les mots portent leur propre limite, ces fêtes expriment des réalités qui, elles, sont bibliques et qui expriment le mystère de Dieu.

Cependant, il faut toujours garder en mémoire que la source de la Révélation, ce par quoi Dieu se dit, Dieu se révèle, c'est l'Écriture.

Pour cette raison, afin de bien saisir ce que nous célébrons, ou même ce que nous disons dans le discours théologique, il faut les vivre, les exprimer, les comprendre grâce à ce que l'Écriture dit de Dieu, dit du monde, dit de l'homme.

Karl Rahner écrira ainsi que seule l'Écriture est la « norma, normans, non normata ». Faut-il traduire ? Pour Rahner, l'Écriture est la norme, normante, non normée, autrement dit la règle qui règle de tout sans être réglée par rien d'autre qu'elle-même.

Les premiers penseurs chrétiens, les Pères de l'Église, avaient une vive conscience de cela.

Ils hésitaient toujours à employer un terme non biblique.

Ils le firent cependant. Pensons au terme « homoousios » dans le credo, le symbole de Nicée.

Le problème redouble lorsque l'on veut traduire en français un terme qui est très lié au contexte de la philosophie grecque.

Aujourd'hui nous disons que le Fils est « de même nature que le Père », mais combien de querelles, de vaines querelles, autour de ce mot et de ses traductions.

Quelques dizaines d'années après Nicée, lors du premier concile de Constantinople, en 381 – je rappelle que Nicée fut célébré en 325 – alors qu'il était question de parler de l'Esprit Saint, les évêques, et avant tout saint Basile, voulurent éviter d'employer des termes philosophiques, et surtout d'employer des expressions non bibliques. Ils ne parlèrent de l'Esprit Saint qu'en termes bibliques.

Par la suite, c'est vrai, on retrouvera, non dans les crédos, mais dans la théologie des mots qui ne sont pas dans la Bible, par exemple le mot « trinité » ou encore le mot « personnes », pour parler des Personnes de la Sainte Trinité.

Mais saint Augustin avait bien conscience de la difficulté d'un tel mot qui ouvre au risque de penser à « trois dieux ».

Il écrira alors que s'il parle des « personnes » divines, ce n'est pas « pour dire quelque chose, mais pour ne pas ne rien dire ».

Célébrer ce soir le Sacré-Cœur c'est donc le faire avec grande réserve et grande vénération.

Bien entendu en raison de l'inaptitude des mots et de notre pensée à dire Dieu, ou plutôt à essayer de dire Dieu.

Mais, surtout, parce que dans cette fête il est question de l'amour de Dieu.

Ce mot, lui biblique, mais aussi employé de tant et tant de manières, devrait nous avertir de son caractère très précieux.

Ce que nous risquons ici, c'est la banalité voire l'insignifiance ; à trop employer certains mots, ils peuvent finir par ne plus rien dire.

Et pourtant... il est étonnant d'entendre la Première lettre de saint Jean.

C'est un peu comme si son auteur, qu'on imagine un vieil homme au soir de sa vie, n'avait plus qu'une seule chose à dire, la chose qu'il laisse comme un testament.

Il n'est alors plus le temps de finasser, à la différence de ces testaments dont les auteurs ont si peu confiance dans les autres, en particulier dans leurs proches, qu'ils codifient la moindre chose, que ceci concerne la répartition de leurs meubles ou bien la liturgie de leurs obsèques.

Quelle tristesse de vouloir encore s'appartenir, même au-delà de sa propre mort, et donc de tout imposer de soi aux autres.

Rien de cela dans les propos de saint Jean, parce que rien de cela dans les propos et l'attitude du Seigneur.

Voilà le grand amour, voilà ce Cœur de Dieu qui se révèle dans l'Écriture et dans cette fête.

« Tout m'a été remis par le Père » affirme Jésus ; et encore : « Ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux tout-petits ».

L'amour donne, il ne retient rien, ni ne se protège.

L'amour n'a pas de regard en arrière.

L'amour ne contrôle pas ce qui sera fait du don qu'il est.

L'amour sait qu'en donnant, il fait confiance, et par là il fait naître la confiance et l'encouragement.

L'amour prend tous les risques, y compris celui d'être mal compris ou dévoyé, mais c'est en cela qu'il est amour.

Voilà le cœur du Christ, voilà le cœur de Dieu : il accepte qu'avec nos pauvres mots, nos vies parfois si faibles, nous puissions le recevoir, parler de lui, nous puissions même le donner et l'annoncer, puisque, en dehors de nous, les hommes, les femmes et les enfants, qui dira Dieu, qui l'annoncera ?

Tel est le joug que le Seigneur place sur nos épaules, c'est celui de sa confiance, celui de son amour, celui de la mission d'être tout simplement des chrétiens.

« Oui, mon joug est facile à porter, et mon fardeau, léger ».

Mgr Pascal Wintzer
Archevêque de Poitiers
Messe du Sacré-Cœur - Vendredi 23 juin
Cathédrale Saint-Pierre et Saint-Paul Poitiers